

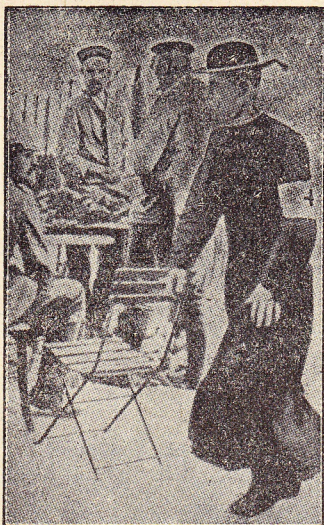


Les Allemands à Lierre.

La caponnière du front de tête, notamment, n'offre plus que le spectacle d'un amas de blocs de béton. Là se produisit une formidable explosion, qui blessa, assure-t-on, 300 hommes d'une façon horrible, et en coucha bien d'autres pour toujours. Partout se remarquent les dégâts produits par des obus d'une puissance destructrice formidable; notamment la poterne d'entrée, long couloir assez semblable au souterrain des gares, a eu sa voûte, de 3 mètres d'épaisseur, traversée de part

en part par un 42 qui éclata ensuite, en criblant d'éclats tous les murs et pulvérisant tout sur son passage. Il y a lieu de noter que les obus de 42 pèsent un millier de kgs dont 150 kgs au moins de trotyl, explosif d'un potentiel équivalent à la dynamite, mais offrant moins de danger d'éclatement au moment du choc de départ.

Les gros mortiers qui bombardèrent Waelhem étaient installés à Boortmeerbeek, d'où ils ouvrirent un feu terrible.



Les Allemands regardent d'un mauvais œil un aumônier belge.

Le fort de Wavre-Sainte-Catherine était de dimensions plus restreintes, construit selon les dernières données, mais plus vulnérable, malgré son armement supérieur. Du reste, tout comme à Waelhem, les pièces ne portaient pas au-delà de 8.400 mètres, tandis que les grosses Berthas tiraient jusqu'à une distance de 12 à 14 kilomètres.

Outre les coupoles et les deux caponnières, le fort était muni en avant du front de tête d'un dispositif spécial, appelé caponnière à feu de revers, composé de deux étages dont le supérieur contenait 2 canons de 12 et 4 de 7.5, et l'inférieur 4 canons de 5.7. Au front de gorge, autre dispositif spécial : une batterie « trahitrore », c'est-à-dire traîtresse, qui se révélait à un moment inattendu pour tenir sous le feu les intervalles à gauche et à droite du fort.

Construit quelques années avant la guerre, cet ouvrage n'était même pas achevé quand elle éclata. C'est ainsi que les anneaux bétonnés destinés à entourer le métal des coupoles et de leurs « voussoirs » n'étaient pas installés, et il fallut les confectionner en hâte au moyen d'un béton armé spécial.

La première journée du bombardement, le fort de Wavre reçut en moyenne un coup toutes les 5 à 7 minutes, mais c'étaient de formidables engins, et l'un des premiers priva l'ouvrage de lumière et de téléphone en détruisant le réseau électrique.

Il fallut s'éclairer au moyen de lampes à pétrole qui s'éteignaient sans cesse.

Le second jour, le tir redoubla d'intensité : deux coups tombaient toutes les 5 minutes. Le tapage était infernal. L'immense monolithe était ébranlé dans ses fondements par le choc des obus de 305 et de 420 qui détruisaient toutes les protections. La riposte était du reste impossible, nous l'avons dit, par suite de l'insuffisance de portée.

A chaque coup venant atteindre le massif, les hommes avaient l'impression que le sol cédaït sous leurs pieds, et cette impression n'était pas tout à fait inexacte. Les formidables obus détruisaient méthodiquement les coupoles : l'une des coupoles de 15, atteinte par en bas à travers la carapace de béton, éclatait en morceaux et son formidable chapeau d'acier se trouvait transporté tout d'une pièce à une distance considérable, probablement dans l'eau du fossé, car on ne l'a jamais revu; l'autre coupole de 15 était frappée en plein et se cassait comme du verre dont les éclats se dispersaient aux alentours. Les petites coupoles n'étaient pas épargnées. Les casemates gauches de la « trahitrore » s'effondraient sur leurs occupants. Ça et là, les servants étaient tués à leurs pièces, impuissants et stoïques, d'autres, affreusement blessés ou brûlés, attendaient la

mort dans les ténèbres et le vacarme — on compte en tout 60 tués et autant de blessés. Pour comble, l'odeur infecte qui se dégage de l'oxyde de carbone, produit résiduaire de la déflagration du trotyl, se répandait comme une légère et perfide buée dans toutes les parties de cette cave infernale, s'attachait aux vêtements, s'accrochait aux cheveux et à la barbe, rendait partout l'air irrespirable.

Calme et impassible dans sa chambre de tir, le commandant Renaux, tout en organisant la résistance, attendait que la voûte au-dessus de sa tête s'écroulât à son tour. A un moment où son lieutenant Boulanger est près de lui, un formidable craquement se produit à quelques mètres, le massif s'éboule sous l'éclatement d'un obus. Tous deux sont jetés à terre. Le dégagement du trotyl les asphyxie, le sol cède sous eux, ils ont l'impression de rôtir vivants, et dans une vision d'enfer tout leur apparaît comme à travers un verre rouge.

Pourtant ils se ressaisissent, et à quatre pattes, péniblement, ils gagnent une issue restée libre de la chambre démolie. Partout à l'intérieur du fort la situation est intenable. Ce ne sont plus seulement les obus, ce n'est plus seulement le trotyl, c'est le feu, c'est l'incendie; il a été provoqué par le tir ennemi successivement au front de tête et au front de gorge. La poudre du dépôt, les réserves de munitions, les meubles fabriqués en bois, les caisses vides à obus, les barils de pétrole, même les tonneaux de bière, offrent un aliment au feu, qui gagne de proche en proche, s'active par les courants d'air, file en longues banderoles incandescentes à travers les couloirs, sort de tous les orifices.

Vision d'enfer ! La même en avant, la même en arrière. Et l'ennemi tire toujours sur cet esquif en feu où les provisions de bouche rôtissent à côté des cadavres. Les hommes ont dû se masser en dehors des abris, à découvert, parce qu'à l'intérieur on ne peut plus respirer. Et ils attendent... ils attendent la mort. Sous leurs yeux, à deux pas, le magasin à poudre vient de sauter. C'est alors, le soir du 29, qu'arrive du commandant supérieur de la position l'ordre d'évacuer cet ouvrage anéanti. Les débris de la garnison se retirent, emmenant leurs blessés.

Pourtant le commandant est un homme tenace. Estimant qu'il y a peut-être encore quelque chose à faire, il revient le 30 au soir avec une poignée de braves. Mais l'incendie fait toujours rage; le tir de l'ennemi poursuit méthodiquement, à raison de 2 coups par cinq minutes, le bouleversement de l'ouvrage évacué. Il n'y a plus qu'à laisser sombrer cette coque inutile et désarmée que les flammes achèvent de consumer. Dans la nuit le commandant Renaux et ses hommes quittent le fort définitivement.

L'ennemi continue le bombardement pendant toute la journée du 1er octobre jusque vers 4 heures. Alors le tir devient furieux et atteint sept coups par minute; l'assaut est déclenché, et vers 6 heures, ne trouvant plus aucune opposition, les Allemands se répandent dans ce premier élément de la position fortifiée.

Le major Renaux raconte avec calme et simplicité cette page héroïque du siège d'Anvers. Les forts de Barchon et de Loncin eurent peut-être un sort plus tragique, mais les défenseurs des forts du réduit national méritent également les hommages de la Patrie reconnaissante.

De la superstructure du fort on découvre le paysage où se déploya la vaillance de nos troupes. Il s'en dégage, par ce maussade temps d'hiver, une impression d'intense mélancolie. Au loin on aperçoit les tours de Bonheyden et de Saint-Rombaut et le village ravagé de Wavre-Sainte-Catherine; les champs couverts de neige, et la masse noire des arbres qui se découpent sur le ciel gris et bas. A nos pieds, les vallonnements du fort détruit, les coupoles effondrées et rouillées où les genêts mettent leur tache sombre; et le bâtiment maçonné où 30 héros ont été enterrés vivants.

Nous parcourons encore ces couloirs obscurs et froids qui conduisent aux coupoles détruites et au bureau du commandant. Le sol est humide. Des stalactites pendent aux voûtes massives. Chacun de nous est muni



Types boches faits prisonniers aux environs d'Anvers.

d'une bougie, car il fait noir ici comme dans un enfer et partout il y a des trous béants et des décombres accumulés. On se croirait transporté au temps des catacombes, en ces lieux terribles où se sont concentrées tant de souffrance avec tant d'héroïsme. Nous avons devant nous les ruines d'un passé désormais aboli, car le système des forts, nous déclare le major Renaux, a pris fin, désormais le pays ne pouvant compter que sur les poitrines de ses défenseurs, sur ses fortifications ue campagne, sur les munitions et le service aérien.

Il est quatre heures et demi lorsque les autos nous emportent. La neige tombe et l'obscurité se répand sur la nature. Bientôt le paysage s'évanouit au milieu des rafales de neige, comme s'atténue le passé dans notre mémoire.»

Tel est le drame de Wavre-Sainte-Catherine et de Waelhem. Nous aurons encore l'occasion de parler de ce dernier village.

A propos de l'avenir des forts, l'ancien système paraît bien avoir vécu. Déjà se dessine en France et ailleurs une révolution profonde dans l'art des fortifications.

La direction de l'armée en France est décidée à abandonner complètement le genre de fortifications construites jusqu'ici, c'est-à-dire dominant les hauteurs.

Désormais, les ouvrages seront placés au fond des vallées, discrètement disséminés le long des pentes et abrités derrière les montagnes.

Les progrès réalisés pour les tirs d'artillerie permettent, d'une vallée, d'atteindre une autre vallée, abritée par une hauteur, et de frapper ainsi les rassemblements de troupes placés dans les vallons ou à contre-pente.

Le 1er octobre, à 3 heures, le génie belge décida de détruire la tour de Duffel et bientôt les flammes envahirent le puissant édifice, endommageant même le vaisseau de l'église. Le feu sévit avec violence pendant deux jours entiers et ce gigantesque flambeau devint même la nuit un point de repère pour l'ennemi. Aussi ne comprit-on pas dans certains milieux la raison d'une telle mesure.

Nous avons vu comment l'artillerie allemande brisa devant la Nèthe les dernières résistances de nos troupes, qui se replièrent après avoir fait sauter le pont.

Le fortin de Duffel situé près du chemin de fer put résister le plus longtemps.

Le 4 octobre les Allemands occupèrent le village. La population, ainsi qu'il a été dit, avait quitté la commune. Il n'y restait plus que quelques habitants isolés, comme par exemple le cultivateur François Verhoeven, qui habitait une ferme à l'extrémité du village. Dès le 6 octobre, certains ménages étaient déjà rentrés.

Jean Van Rosmalen, cultivateur, demeurant au Notmeir, fit la déclaration suivante en présence de MM. Cools, secrétaire communal, et De Bondt :

« Je retournais à Duffel, le 6 octobre, venant de Linth.

A la chaussée de Linth, près du café « Le lis », je fus arrêté par les Allemands qui avaient déjà emmené Joseph Van Eylen. Après qu'on m'eût enlevé ma charrette et mon cheval, on nous enferma dans la maison du notaire Desmedt, où se trouvaient déjà neuf autres prisonniers. On nous séquestra dans le bureau du notaire. Les soldats dansaient aux sons d'une musique endiablée. A 5 heures, on nous dirigea vers la brasserie de Mme Reypens.

Il est indéniable que les maisons Desmedt ont été volontairement incendiées, après un pillage en règle. Au moment où nous en sortimes elles étaient intactes et deux jours plus tard elles étaient détruites de fond en comble. L'artillerie tira alors au-delà de Duffel et ne causait pas de dégâts dans la commune.

Le 7 octobre, nous fûmes transportés tous ensemble à Wavre-Sainte-Catherine, où nous séjournâmes jusqu'au 10 octobre dans la brasserie Maes. Nous étions alors 17 personnes en tout, mais une femme qui avait perdu la raison était demeurée à la brasserie Reypens.»

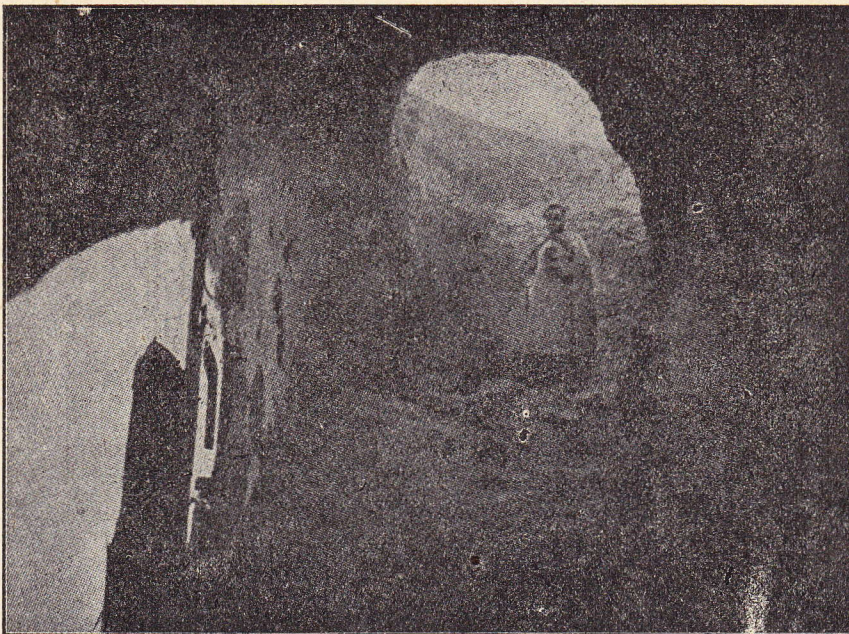
Il est probable que ces civils avaient été éloignés de Duffel afin que les Allemands pussent se livrer sans témoins au pillage et à l'incendie.

Les soldats allemands avaient également conduit à Duffel un certain Brunelle, qui était d'origine wallonne ou française. Cet homme se trouvait dans la maison du notaire aux côtés de Peeters. Après qu'on l'eût fouillé dans le corridor, il fut ramené dans la chambre. Pendant que l'on soumettait Peeters à une opération analogue, des soldats se saisirent de Brunelle, lui lièrent les mains derrière le dos, lui bandèrent les yeux et lui mirent son chapeau sur la tête. Puis deux soldats le prirent par les épaules et, suivis de trois autres militaires, le conduisirent dans le jardin.

Là on le plaça au pied du mur, près de la maison Fiens, et les cinq soldats tirèrent une salve. Brunelle s'affaissa sur le côté droit, en poussant un cri aigu, puis les Allemands tirèrent une seconde salve sur le malheureux. Trois soldats creusèrent ensuite une fosse de faible profondeur et y enterrèrent leur victime. (1)

Deux Duffelois retournaient dans leur commune le matin du 9 octobre, pour donner à manger à leur bétail qu'ils avaient laissé en pâture. En cours de route ils firent la rencontre de sept soldats belges qui se dirigeaient vers Contich, mais sans les prévenir qu'il y avait des Allemands dans le voisinage. Lorsque les deux hommes arrivèrent à la ferme, des Allemands en sortirent et les firent prisonniers. L'un d'eux, Edmond Feremans, fut interrogé et fouillé très minutieusement par un soldat. A quelques pas de là les deux civils durent comparaître

(1) D'après le rapport officiel des événements de guerre à Duffel, que nous avons pu consulter, grâce à l'obligeance du secrétaire communal, M. Cools.



Effet d'un 42 allemand au fort de Wavre-Sainte-Catherine

devant un officier, mais celui-ci était dans un tel état d'ivresse qu'il lui fut impossible de les entendre. On les obligea ensuite à indiquer la maison au bourgmestre. Ce dernier était absent. Les deux prisonniers furent conduits également dans la maison du notaire. Là il n'y avait pas de dégâts, sauf quelques carreaux brisés; une bombe était tombée dans le jardin. Tous les meubles se trouvaient encore à leur place et les Allemands s'amusaient à jouer du piano. Un peu plus tard on y amena treize soldats belges et un officier.

A la Grand'Place les maisons à ce moment n'étaient guère endommagées, mais plus tard on les retrouva pillées et incendiées. L'ennemi les avait donc détruites systématiquement. 416 maisons étaient absolument inhabitables.

Lorsque la population rentra le 25 octobre, on constata que les ravages étaient si effrayants que la plupart des gens furent obligés de partir pour le nord de la Belgique, la Hollande ou l'Angleterre.

Parmi les bâtiments gravement endommagés ou presque détruits on remarquait la maison communale, l'église, l'école, l'asile des aliénées, les moulins, la papeterie, les brasseries, la fonderie de nickel, les fabriques de linoléum et de bouchons, le château « Ter Elst » et un grand nombre de maisons grandes et petites.

La fonderie de nickel fut placée sous séquestre, puis liquidée. Les Allemands enlevèrent d'abord 500 à 600 kilos de nickel ouvragé et ensuite tout le minerai de fer brut, comprenant des milliers de tonnes. Toutes ces marchandises furent expédiées en Allemagne.

Le feu avait détruit dans la papeterie les matières premières et tout le papier apprêté, ainsi qu'une foule d'autres objets. Les ballots de pâte à papier qui formaient d'excellents abris étaient venus bien à point à nos soldats au moment où ils étaient retranchés dans les locaux. Plusieurs parties de l'usine avaient subi un bombardement intense et avaient été incendiées. Dans les bâtiments restés debout la toiture avait été consumée.

« Lorsque, écrit l'instituteur en chef de Duffel, nous foulâmes à nouveau le sol de la commune, après la capitulation d'Anvers, la vue de tant de ruines nous causa une impression de profond abattement. Partout des débris et des murs branlants.

Ce qui nous causa à nous personnellement le plus de peine ce fut la destruction de l'école communale qui venait à peine d'être construite.

Il n'en restait plus que quelques murailles nues et endommagées. La maison de l'instituteur avait subi le même sort. On ne retrouva plus en fait de mobilier et

d'objets scolaires que des pièces brisées. Heureusement que l'une des écoles de garçons n'avait pas trop souffert et qu'on put y rouvrir les classes après quelques travaux de restauration. L'autre école de garçons offrait aussi un aspect lamentable. Une partie de la galerie et les locaux scolaires avaient été percés ou démolis, et transformés en écuries. Les objets scolaires mêlés de paille et de bois, les cartes murales et les gravures recouvraient le sol à une hauteur de plus de cinquante centimètres. Ce mélange dégageait une odeur empestée.

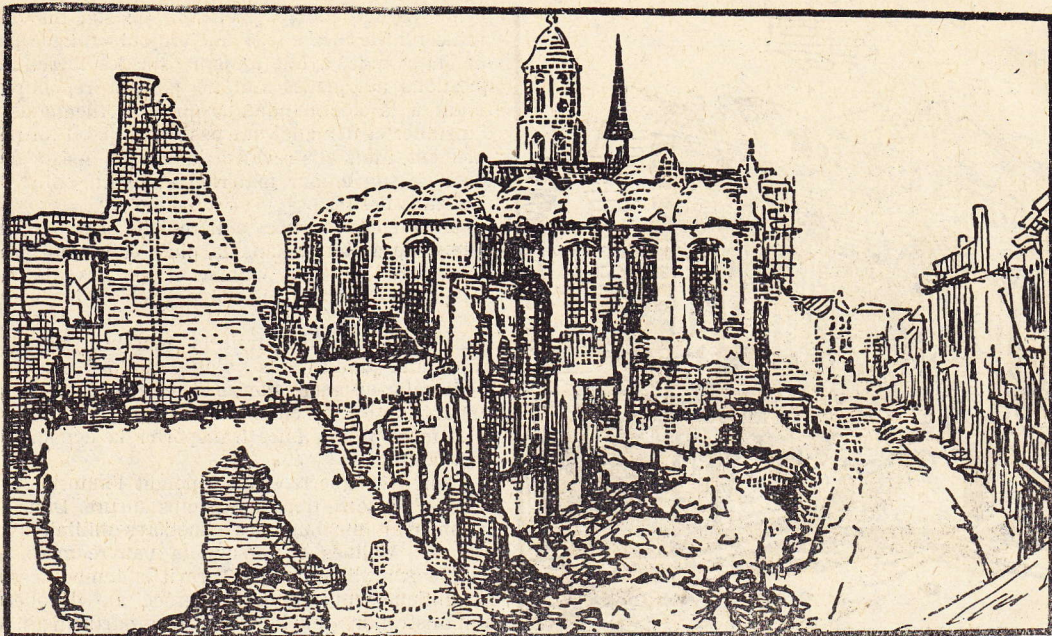
Dans la cour étaient entassés des morceaux de bancs, des meubles, des pots et des casseroles rouillées, des bouteilles cassées, des linges infects, des pièces de fer tordues, des balles de plomb, du bois, du fourrage et toutes sortes d'immondices.

Les chambres de la maison avaient probablement été aménagées pour le service d'ambulance. Un tas de linges imprégnés de sang y répandaient une puanteur insupportable. Le nettoyage dura une dizaine de jours. On ne put reprendre les leçons que le 1er décembre 1914. Les quatre classes de l'école gardienne étaient tellement abîmées par le bombardement qu'en rentrant on ne songea même pas à les reconstruire. Les locaux de l'école adoptée réclamaient d'importantes réparations.

L'église paroissiale Saint-Martin avait été détruite par l'incendie et par le bombardement. Le presbytère, détruit en majeure partie, avait été pillé. Fort peu d'ouvrages d'art échappèrent à la destruction, — notamment le calice d'argent, et un ostensor, en argent, œuvres d'art de haute antiquité.

Des vêtements d'église, des ornements et des bannières représentant une valeur de 40.000 francs furent consumés par les flammes, ainsi qu'un voile en point de Malines, de la statue de la Sainte Vierge, valant 2.000 francs. En outre on eut à déplorer la perte de seize vitraux de De Béthune et Verhaegen, de la chaire en chêne sculpté et de trois cloches. Les archives de la commune furent sauvées pendant le bombardement par le secrétaire communal M. Cools, aidé de soldats belges, qui les transportèrent dans les caves des enfants Ceuppens à Wouwendonk, où on les retrouva intacts.

L'agriculture fut très éprouvée en 1914. La récolte du blé qui n'avait pas encore été battu servit de litière à nos soldats dans les tranchées. Les pommes de terre et d'autres produits, principalement les betteraves, furent en grande partie détruits non seulement à cause des ouvrages militaires, des combats, etc., mais encore par le fait du bétail errant à l'abandon.



Ruines à Lierre.

Les digues de la Nèthe, percées en vue de l'inondation, furent insuffisamment restaurées et cédèrent souvent au cours des années suivantes, au grand dam des prairies et des champs.

Au mois d'août 1914, l'autorité militaire avait construit un chemin de fer destiné à desservir les forts; cette voie ferrée traversait des champs de riche culture, qui ne produisirent plus rien jusqu'après l'occupation. Les terres labourables environnant les forts et les redoutes furent converties en de vastes déserts, dont il est difficile de se faire une idée aujourd'hui. Des centaines d'hectares de terre étaient en friche et couverts de bois, de fer, de cratères creusés par les obus; des arbres avaient été coupés, des arbustes enlevés, des jardins ravagés, des fermes rasées. Le bétail avait été tué, volé ou était disparu.

Duffel était renommé pour sa culture fruitière et maraîchère, ses serres chaudes avaient pris quelques années avant la guerre une grande extension et couvraient une superficie de plusieurs hectares le long de la Nèthe et de la voie ferrée. Ces serres furent toutes démolies et il ne resta rien des plantes qu'on y cultivait. Les tomates pourrirent sur place.

Cette description qui a peut-être le tort d'être un peu trop précise, permet de se rendre compte de ce qu'ont souffert les communes de la banlieue d'Anvers. Sans doute Duffel fut une des localités les plus éprouvées, mais nous verrons qu'une foule d'autres villages partagèrent le même sort.

Lorsque les habitants rentrèrent dans leurs foyers ils virent partout des tombes de soldats.

Le 15 mai 1915, le bourgmestre proposa en séance du collège d'orner ces tombes de fleurs en attendant le jour où l'on pourrait transporter les corps dans un cimetière commun. Quelques jours après, l'administration communale de Duffel reçut de la ville de Malines une proposition relative à l'exhumation de soldats belges. M. Haesen, instituteur à Malines, dont nous avons eu déjà l'occasion de louer le dévouement, se rendit à Duffel pour s'entendre avec les autorités communales. La ville de Malines envoya également des ouvriers chargés de cette œuvre de touchante piété. Des cercueils arrivèrent en même temps.

Voici ce que nous lisons à ce sujet dans le rapport officiel des événements de la guerre à Duffel :

« C'est le 16 juin 1915 que commença ce triste travail des exhumations. Les corps étaient en état de complète décomposition; néanmoins on examina les vêtements avec soin pour relever tous les indices utiles en vue de l'identification, ce qui ne put se faire sans de grands dangers. Ci-joint la copie d'une lettre adressée à ce su-

jet par M. le bourgmestre de Duffel à son collègue de Malines :

Monsieur le bourgmestre,

L'œuvre de l'exhumation de nos héros tombés au champ d'honneur à Duffel est terminée; tous reposent maintenant au cimetière de notre commune.

Des circonstances spéciales que M. Haesen pourra vous communiquer à l'occasion, ont rendu fort difficile l'identification des cadavres.

Je ne pourrais trop louer l'œuvre de charité accomplie avec tant d'abnégation, d'exactitude et de courage par M. Haesen et sa vaillante équipe d'ouvriers.

Jamais je n'oublierai le noble dévouement de ces hommes.

A certain moment ils n'hésitèrent pas à procéder à l'exhumation de deux cadavres recouverts de 20 obus.

Puis-je vous prier, Monsieur le bourgmestre, de vouloir transmettre à nouveau mes remerciements à M. Haesen et à ses ouvriers et de leur dire à quel point ils ont droit à mon estime et à celle de toute la population de Duffel pour leur œuvre généreuse et patriotique.

Agrééz, Monsieur le bourgmestre, l'assurance de mes sentiments de parfaite considération.

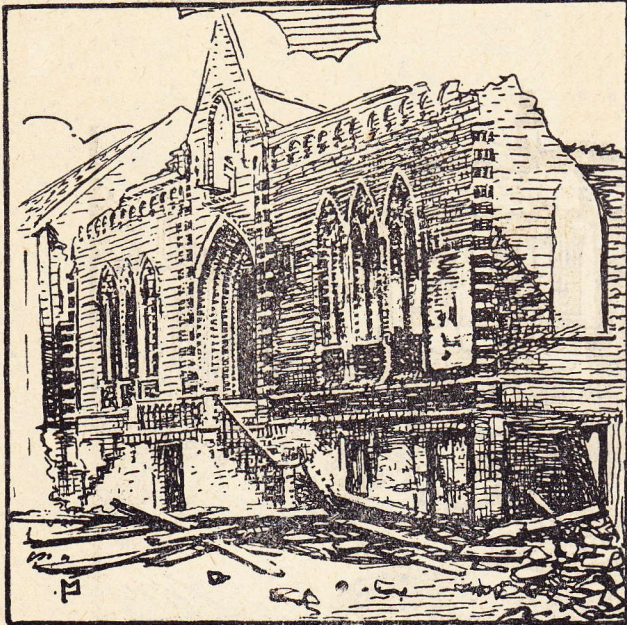
M. Haesen s'est sacrifié pendant six jours entiers. Au mois d'octobre on découvrit encore 4 cadavres, de sorte que le total des corps exhumés est de 96; trois d'entre eux furent réclamés par les familles, et 93 reposent ensemble au cimetière communal, dont 60 ont été identifiés. Que l'on songe au travail accompli par le secrétaire et le personnel communal, qui a largement contribué à faciliter les recherches.

Un important dossier se trouve au secrétariat communal concernant ces exhumations. Six cadavres de soldats allemands furent également déterrés, mais sur l'ordre de l'autorité occupante ils furent transportés au cimetière communal de Lierre.

Le cimetière de Duffel se trouve près du village; les dépouilles mortelles des soldats belges y sont réunies à la place d'honneur.

Nous nous y sommes rendus en partant d'Anvers. A Contich, le chemin de traverse que nous suivons ondule doucement à travers la campagne silencieuse et paisible. Les journées des âpres batailles sont passées. Un instant nous nous arrêtons au cimetière de Contich. Quelques sépultures de réfugiés français évoquent ces temps troublés où des milliers de malheureux, chassés du Nord de la France, trouvèrent ici un abri en terre belge.

Soudain devant nous se dresse la ruine de la tour de Duffel.



Ruines de la maison communale de Duffel.

Voici le cimetière de Duffel. Au bout d'une allée, au milieu du champ de repos, s'élèvent les petits croix où sont inscrits les noms des braves qui, pendant les terribles journées de septembre et d'octobre, ont sacrifié leur jeune et belle vie sur les rives de la Nèthe. Des fleurs ornent les tombes que domine un monument, affectant la forme d'un catafalque, recouvert du drapeau national.

On a enlevé les fils barbelés du siège d'Anvers et démolit les ouvrages de défense hâtivement construits; on a reconstruit un grand nombre de maisons qui furent réduites en ruines ou incendiées et les autres se relèveront à leur tour.

Mais ces tombes et ces monuments funéraires demeurent comme un souvenir de cette épouvantable guerre, de cette folie meurtrière dont l'Allemagne a souillé l'histoire du vingtième siècle.

Quelle consolation n'est-ce pas pour les familles de nos héros de voir que l'on a fait pour eux tout ce qu'il était possible. C'est ce que nous avons constaté à Malines, à Epeghem, Elewyt, Orsmael-Gussenhoven, Haelen, Houthem, Aerschot, Lierre, Bruxelles et Anvers.

Nous ne nommons que les cimetières que nous avons visités, mais nous pourrions les nommer tous, les cimetières des Flandres et ceux du pays wallon, où tant de sang a été versé et où les administrations s'honorent en honorant leurs héros.

Le champ de bataille de la Nèthe, comme tant d'autres, a reçu la visite de bien des parents désireux de retrouver la tombe des êtres aimés. Telle fut notamment la douloureuse odyssée d'une mère qui depuis quelque temps était sans nouvelles de son fils. Elle habitait la West-Flandre, non loin du théâtre des opérations. Elle avait vu sa région envahie par l'ennemi, qui signala son passage par le meurtre, l'incendie et le pillage; puis elle entendit la canonnade, vit affluer les blessés, enterrer des soldats tués et alors elle sentit revivre au fond de son âme le drame poignant auquel son fils avait été mêlé.

« Il doit être « resté » à Malines », avait dit un de ses camarades qui, lors de la retraite vers l'Yser, était allé rendre une rapide visite à ses parents.

La pauvre mère, le cœur tourmenté par une angoisse mortelle, voulut savoir à tout prix ce qu'il était advenu du fils dont la pensée ne la quittait plus. Elle résolut de partir pour Malines. Les trains ne circulant plus, elle entreprit la route à pied. Mais à peine était-elle sortie de la ville qu'elle fut arrêtée et renvoyée; il fut même question de lui infliger une punition, mais cette rigueur lui fut épargnée parce qu'elle put prouver que l'unique ob-

jet du voyage était la recherche de son fils disparu.

Elle rentra chez elle, l'âme toujours rongée par la même inquiétude, ayant toujours sur les lèvres les mêmes questions auxquelles nul ne pouvait répondre. Elle se rendit à la kommandantur que les Allemands venaient d'installer et demanda un passeport qu'on lui refusa brutalement. Mais elle revint à la charge, insista de toute la force de son amour maternel et obtint enfin l'autorisation tant désirée.

Pendant des journées entières elle erra par les champs autour de Malines, dans la pluie et le vent, parcourant l'un après l'autre les villages et les couvents où des soldats belges avaient été soignés, et où plusieurs étaient morts.

Et enfin, elle découvrit la sépulture de son enfant, grâce aux indications d'un employé communal qui avait religieusement conservé et rangé les reliques des soldats tombés au champ d'honneur.

La mère voulut faire transporter la dépouille mortelle en Flandre.

« Après la guerre », lui répondit l'autorité allemande.

Mais la guerre dura longtemps encore. Dans l'interval- le on avait aménagé les cimetières militaires de la région de Malines et lorsque la pauvre mère, qui avait dû fuir son village en 1917, revit la tombe de son enfant magnifiquement entretenue grâce au dévouement des administrations publiques et des particuliers, elle consentit à laisser reposer son fils à l'endroit où il avait sacrifié sa vie pour la patrie.

Je songe à ces choses en regardant les tombes alignées au cimetière de Duffel et je sens d'autant mieux quelle belle œuvre de piété nationale a été accomplie ici. Nul ne saurait en parler avec indifférence, surtout ceux qui ont perdu sur le champ de bataille un enfant, un époux ou un frère.

Chaque année un service funèbre est célébré à l'église paroissiale de Duffel pour le repos de l'âme des héros tombés.

Duffel présente encore, au moment où nous écrivons ces lignes au début de 1921, quantité de ruines lamentables. Cependant un grand nombre de maisons ont été plus ou moins remises en état. La maison communale n'est qu'un bâtiment provisoire. Par endroits on a construit des baraquements pour les sans abri. L'église aux murs calcinés, domine le paysage, avec sur la Grand' Place la statue de Kiliaen, qui fut décapitée, non pas par un obus, mais par un de ces caprices de destruction dont les Allemands avaient la triste spécialité.

Corneille Kiliaen, qui naquit à Duffel, et dont cette commune se glorifie à juste titre, était un savant, un grand poète et un historien renommé. Il se livra à une étude approfondie de sa langue maternelle et remplit les fonctions de correcteur à la célèbre imprimerie de Christophe Plantin, à Anvers. Il mourut le 15 avril 1607 à un âge avancé. Il a édité de nombreux ouvrages, notamment un dictionnaire néerlandais-latin. Il connaissait plusieurs langues, entre autres le français, l'anglais, l'italien, l'espagnol, le grec et le latin.

Près de la Nèthe se dressait la ruine du château « Ter Elst » qui donna lieu jadis à toutes sortes de légendes dont s'effrayait l'imagination populaire.

Hélas ! les événements du mois d'octobre 1914 furent autrement terribles que ces traditions d'un passé aboli.

Plus bas, la Nèthe, qui fut le dernier rempart d'Anvers, coule paisiblement aujourd'hui, comme si jamais le grand drame ne s'était déroulé sur ses rives.

A CONTICH

Contich est bien connu de nos soldats, quand ce ne serait que pour ses grandes casernes dont la façade se profile près de la ligne de chemin de fer Anvers-Bruxelles, et que l'on nomme généralement en langage militaire « le dépôt ».

Le gracieux village de Contich, propre et avenant, compte 5000 âmes; il est situé entre la voie ferrée susdite et la ligne Anvers-Termonde-Gand. Au centre de la commune passe la grande chaussée qui relie Anvers à Malines et à Bruxelles et où viennent déboucher les prin-



Le général Bertrand.

cipales rues. Près de l'église la grande chaussée est coupée par une route qui va de Lierre par Linth et Contich casernes vers Hemixem, près de l'Escaut. Une autre route conduit à Edeghem et Wilryck; une vers Reeth et une vers Duffel.

La chaussée formait la voie de communication directe avec Waelhem sur la Nèthe et le fort. Il s'ensuit que par la force des choses Contich devait devenir en temps de guerre un point de première importance. Il y a trois gares, dont une située sur la ligne d'Anvers-sud et Malines.

Lorsque le dernier soir de juillet 1914, les habitants, rassemblés par petits groupes, commentaient les nouvelles du jour, ils ne se doutaient certes pas de l'animation extraordinaire qui allait régner dans le village le lendemain. Ils avaient vu passer en chemin de fer les soldats de trois classes rappelées sous les armes, mais ils se tranquillisaient en songeant que l'on n'avait pas convoqué les dix autres classes, comme le bruit en avait couru. Mais dans la nuit ces prévisions optimistes furent réduites à néant.

Dès le samedi matin les trains de Contich-casernes et de Contich-village amenèrent une foule énorme de soldats, de sorte que le soir non seulement les écoles, les salles de danse, les cafés et les granges étaient remplies, mais que les habitants durent ouvrir leurs maisons pour donner un abri aux militaires exténués.

La nuit suivante et le dimanche surtout les soldats continuèrent à débarquer en grand nombre dans les trois gares.

Et tout aussitôt on put se rendre compte de la différence notoire qui existe entre les dispositions prises en temps de paix et les réalités du temps de guerre.

Le commissaire Ballegeer avait reçu l'ordre de préparer la place nécessaire pour 10,000 hommes et 3,500 chevaux. Il s'était livré pendant 24 heures à de longs calculs afin de faire une répartition convenable. Un officier entra, jeta un coup d'œil sur le travail du commissaire et prononça cette brève et explicite sentence : « Cela ne vaut rien. »

Il tendit alors une liste militaire dressée longtemps auparavant par un officier qui ne connaissait pas les lieux et qui dans son bureau avait aligné sur le papier des chiffres d'une exactitude rigoureuse.

Sur le papier c'était parfait. Mais la réalité était tout autre. Ainsi ce stratège en chambre avait logé 10 chevaux dans la maison la plus petite de la chaussée d'Anvers, qui n'avait pour toutes dépendances qu'une cour d'un mètre carré de superficie. Une compagnie devait prendre ses quartiers dans une hutte qui rapportait 7 francs de location par mois, en y comprenant un terrain labourable.

Or, l'organisation de ces détails avait son importance et il fallait y pourvoir rapidement.

Les soldats finirent cependant par trouver un logis et les habitants leur préparèrent avec enthousiasme d'énormes piles de tartine et des marrônes de bon café.

Pendant trois semaines la bataille sévit assez loin d'Anvers, puis l'armée se retira dans l'enceinte fortifiée. On s'imagine sans peine que Contich fut le centre d'une circulation intense au cours des diverses sorties effectuées par nos troupes.

Le couvent et l'école des filles en face de l'église étaient converties en ambulances; les habitants y apportèrent des lits et des jeunes filles se présentèrent volontairement pour aider les religieuses. De nombreux blessés y reçurent les premiers soins, après quoi on les transportait à Anvers.

On y vit aussi un grand nombre de soldats du fort de Waelhem qui étaient horriblement brûlés; l'un d'eux mourut à Contich.

Puis ce fut le siège et la succession rapide et tragique des événements. Des réfugiés de Malines passèrent par le village, ensuite on vit le défilé des habitants de Waelhem et de Waerloos. Une femme inconnue fut tuée par un shrapnell sur le territoire de Contich et enterrée le soir même.

Alexandre Powell fut témoin de cette fuite, dont il a fait le récit suivant :

« Cependant que nous suivions le bombardement, du haut d'un renflement de la route de Waelhem, un obus éclata dans le hameau de Waerloos, dont les habitations, en briques rouges, se groupaient presque à nos pieds. Quelques minutes après, un cortège de villageois fugitifs dévala sur le pavé de la grand'route; il était conduit par un paysan, à face blême comme cendre, qui poussait une brouette et au bras duquel se cramponnait une femme en pleurs.

Sur la brouette, au sommet d'une pile d'articles de ménage, réunis à la hâte, était affalé le cadavre d'un petit garçon. Il ne pouvait avoir plus de sept ans. Ses petites jambes, à culottes courtes, ses souliers usés par les jeux enfantins, émergeaient, en une pose presque grotesque, de dessous un tas d'objets de literie. Cette literie écartée, nous pûmes voir où l'obus avait atteint le pauvre petit. Près de l'enfant mort était étendue sa sœur, un bébé de trois ans, dont le sang giclait d'une blessure à la joue. Sa menotte se crispait presque convulsivement sur un jouet — un agneau naguère blanc, mais dont la toison se teignait de rouge.

Quelqu'un tendit à la ronde un chapeau et, gauchement, nous essayâmes de manifester notre compassion par l'intermédiaire de pièces d'argent. Après une courte halte, le cortège se remit en marche, le père poussant ob-



Le général Wielemans.



Liège : Ruines de l'église St.-Pierre.

stinément devant lui la brouette et sa lamentable cargaison, — cette brouette, qui représentait désormais l'unique foyer et l'unique bien de famille. »

Les habitants de Contich étaient donc suffisamment prévenus par le sort qui avait été réservé aux communes environnantes. De plus ils avaient vu passer les malheureux fugitifs de Sempst, d'Epegghem, d'Elewyt et aussi ceux de Louvain.

Le 3 octobre, un samedi, les premiers groupes d'habitants quittèrent Contich. Les paysans emmenaient leur bétail. Le dimanche les offices furent encore célébrés à l'église, mais on y voyait presque exclusivement des militaires et des civils étrangers au village, des réfugiés qui hésitaient encore à poursuivre leur odyssée; quant aux habitants de Contich ils avaient fui.

Le dimanche soir des milliers de personnes se pressaient aux abords des redoutes d'Edeghem et de Vieux-Dieu, mais les soldats avaient reçu l'ordre de ne laisser passer personne et il était impossible de trouver le lieutenant. Après quelques heures d'attente l'autorisation nécessaire fut accordée et le triste cortège se remit en marche.

Il était fort difficile aux réfugiés de pénétrer dans la ville, car les ordres changeaient constamment. C'est ainsi que des milliers d'habitants de Mortsels et d'autres réfugiés se virent barrer la route à la porte de Berchem. Ils furent obligés de faire un détour par le Kiel. Puis il y eut encore des contre-ordres.

Ce dimanche soir, à 9 heures, les Allemands commencèrent à bombarder le village de Contich. Le premier obus démolit deux maisons de la rue Madeleine. Un soldat wallon, qui était occupé à manger une tartine, fut tué sur le coup. Le bombardement dura une demi-heure. Le lendemain quelques obus s'abattirent encore dans la commune, causant des dégâts relativement peu graves; une trentaine de maisons seulement furent plus ou moins endommagées. En dehors du soldat mentionné plus haut il n'y eut pas d'autres victimes.

Au moment où les Allemands ouvrirent le feu sur Contich le temps était beau, ce qui contribuait à donner au village un aspect encore plus étrange. Les maisons étaient hermétiquement closes et vides d'habitants. Les chats et les chiens circulaient par les rues désertes, où les obus répandaient en éclatant une fumée semblable à un épais brouillard.

Les coups sourds des explosions s'accompagnaient parfois du fracas causé par la chute d'un mur, l'effondrement d'un toit, le bruit de vitres brisées.

Dans les prairies il y avait des centaines de bêtes à

cornes parquées à cet endroit et qui provenaient des villages situés en dehors de l'enceinte. Ces animaux semblaient participer à l'immense détresse des hommes et des choses.

L'artillerie allemande tirait des hauteurs d'Heyst-op-den-Berg. Un soldat, qui fut plus tard en garnison à Contich déclara «qu'il était en train de fumer une cigarette à Heyst-op-den-Berg lorsque le premier coup fut tiré sur Contich.»

Notre artillerie riposta vaillamment; elle occupait des positions entre Linth, Contich-casernes et le village.

Le train blindé des Anglais répondit aussi par le feu de trois pièces; il se trouvait près des installations de la salubrité publique d'Anvers, non loin de la gare de Contich-village.

Au château della Faille il y avait un hôpital pour les chevaux malades. Le commissaire Ballegeer était chargé de le surveiller et par suite de cette circonstance il ne put se retirer qu'assez tard dans la soirée du 6 octobre. Le conseil communal était parti également. Le secrétaire avait pris les mesures nécessaires pour que les registres de l'état-civil fussent mis à l'abri dans une cave à Anvers.

Deux ballons d'observation des troupes belges étaient suspendus au-dessus du bois d'Edeghem et de l'avenue des Hêtres. On apercevait ceux des Allemands derrière le village de Rumpst et ils accomplissaient leur tâche avec tant de précision que deux soldats qui étaient montés sur la pompe de la fabrique Van den Broeck, située à deux lieues de là, n'eurent que le temps de se laisser glisser par terre pour échapper à la pluie de projectiles qui fut immédiatement dirigée sur eux.

Le soir du 6 octobre les dernières pièces d'artillerie belge furent retirées de Contich.

A partir de ce moment le village même ressembla à un véritable désert, mais dans les prairies se trouvaient encore des centaines de têtes de bétail, amenées des villages situés en dehors de l'enceinte fortifiée.

En ce qui concerne la population, seuls quatre ou cinq habitants n'avaient pu se résoudre à abandonner la commune. Il y avait encore quelques rares personnes dans l'une ou l'autre ferme isolée.

Le 7 octobre, au matin, les premiers soldats allemands firent leur apparition.

Un marchand de bestiaux était revenu au village avec sa charrette dans l'intention d'emporter encore quelques porcs. Il attendait un autre villageois, Louis De Backer, mais en voyant arriver les Allemands il fouetta ses chevaux qui remonterent au galop la chaussée d'Edeghem.



Lierre : La Grand-Place après le bombardement.

Louis De Backer survint à ce moment et essaya de rejoindre le véhicule, mais les Allemands lui crièrent « halte ! »

Malheureusement, De Backer était sourd et poursuivit sa route. Soudain un coup de feu retentit et le pauvre homme fut atteint au côté. Alors il se mit à fuir pour tout de bon en suivant la chaussée d'Edeghem. Là il croisa un nommé V..., qui se trouvait sur le pas de sa porte et lui cria : « Fuyez ! ils sont là ; j'ai déjà été blessé par une balle ! »

Les forces du blessé diminuaient rapidement ; entre Edeghem et Contich un auto le recueillit et il fut transporté à Anvers où il succomba trois jours plus tard.

Un domestique de ferme, à la « Reepkenslei », était resté également. Personne ne saurait dire quel drame s'est passé à cet endroit, mais des habitants qui rentrèrent un peu plus tard, trouvèrent le cadavre du domestique devant la porte.

Le commissaire trouva un autre cadavre dans une serre chaude non loin de Contich-casernes. C'était un habitant de Duffel, atteint de maladie, et qui s'était arrêté à cet endroit pour se reposer au cours de sa fuite.

Deux femmes s'étaient réfugiées dans une cave à Contich. L'une d'elle, malade, était étendue en toilette de nuit, sur un matelas. Un soldat allemand entre dans la cave. Il n'aperçoit pas les femmes et regarde de tous côtés en quête de provisions.

L'une des femmes lui voit prendre un pot de beurre et s'écrie tout d'un coup : « Ne touchez pas à mon beurre ! »

Le soldat pousse un cri de frayeur et se précipite vers la femme. La malade se redresse, monte l'escalier et se sauve dans son accoutrement sommaire.

La seconde femme se fait connaître, et le soldat, encore tout ému, se retire sans lui faire de mal.

M. V..., reçut également la visite des Allemands qui l'obligerent, en lui mettant un revolver sous les yeux, à laisser explorer sa maison de fond en comble.

Telle fut l'entrée de l'ennemi. Les soldats allemands étaient furieux de trouver les communes toujours désertes et leur dépit se traduisait par cette phrase typique : « Pourquoi les habitants prennent-ils la fuite ? Nous ne sommes pas des barbares ! »

Mais ils n'attendaient pas que l'on répondit à leur question. Pénétrant de force dans les maisons, ils pillaient les caves à vin et les boutiques, organisaient des festins, traînaient le mobilier d'une maison à l'autre, mangeaient, fumaient, et faisaient de la musique, en attendant la chute prochaine d'Anvers.

Le fort 5 ne répondait plus que faiblement et attei-

gnit notamment la tour de l'église d'Edeghem. Aussitôt un message fut adressé au commandant du fort pour signaler le fait. La population d'Edeghem se retira tout comme celle de Contich.

Nous aurons l'occasion de reparler de cette dernière commune, lorsqu'il s'agira de suivre les négociations engagées par les autorités communales d'Anvers pour la reddition de la ville.

Il ne nous reste plus pour le moment qu'à dire un mot du retour des habitants.

Le commissaire Ballegeer, de Contich, fut l'un des premiers rentrés après la chute d'Anvers. Le village offrait un spectacle inoubliable. Certaines rues disparaissaient littéralement sous une couche de fumier d'un pied d'épaisseur. Toutes les maisons étaient ouvertes. Partout on voyait des volets arrachés et des meubles éparpillés. Sur la route on rencontrait à chaque pas des cadavres de chiens et de chats ; il y avait aussi du bétail mort. Dans certaines habitations les Allemands avaient laissé des traces infectées de leur passage. Les tables étaient encore couvertes de restes de repas tout moisis, ainsi que de bouteilles vides. Quantité de matelas et de couvertures avaient disparu ; on en retrouva une partie dans les salles que les Allemands avaient transformées en dortoirs.

« L'église était large ouverte, nous raconta le commissaire, et mon premier soin fut de remonter l'horloge. Pourquoi ? C'est une idée qui me passa par la tête, car je me disais : de cette façon les rentrants pourront se rendre compte qu'il y a déjà quelqu'un au village. Une horloge qui marque l'heure et qui sonne de temps en temps donne une impression de « chez soi ». J'avais confié mon chien aux soins d'un habitant du Kiel. En rentrant à la maison je trouvai le fidèle animal posté devant la porte. Il fut pour moi un excellent compagnon au cours de mes patrouilles à travers le village abandonné. Mais qu'aurais-je pu faire, n'ayant aucune arme ? Les soirées étaient très sombres, car le temps s'était mis à la pluie. Pendant toute la journée ce fut un défilé ininterrompu de fugitifs venant de Duffel, de Waerloos, de Waelhem et de Malines. Mais des individus aux allures louches attendaient le soir pour rôder dans la commune et se livrer au pillage. J'entendais partout ces cambrioleurs sans cesse à l'affût, qui entraient par effraction dans les maisons, car j'avais fait clouer les portes dont les serrures ne fonctionnaient plus. J'étais impuissant vis-à-vis de cette bande de pillards. Par la suite, de nombreuses perquisitions furent opérées aux environs.



Nos soldats aux environs d'Anvers.

Dans certaines maisons on emporta jusqu'à sept ou huit matelas. Il y eut également des scènes regrettables parmi ceux qui venaient prendre possession du bétail délaissé. Chacun prétendait reconnaître ses propres bêtes et des gens peu recommandables en profitaient pour réclamer les plus beaux animaux.

Les membres de la commission intercommunale d'Anvers installèrent une administration provisoire. Je chargeai une équipe de 35 hommes de nettoyer les rues et d'enterrer les cadavres des chiens, des chats et du bétail. On trouva des vaches dont certaines pièces étaient enlevées, car les soldats allemands tuaient les bêtes, et après en avoir découpé les meilleurs morceaux, abandonnaient le reste sur place. Au bout de quelques jours nous parvinmes à mettre de l'ordre dans tout ce chaos.»

La population de Contich rentra petit à petit, mais durant des mois on vit passer des réfugiés, tant de la commune que des villages voisins. A Contich, nous l'avons dit, la plupart des immeubles avaient été épargnés.

Et aujourd'hui, on n'aperçoit plus guère dans ce grand village les vestiges de l'invasion. Les blessures ont été cicatrisées, les dommages réparés et les quelques ruines déblayées.

WAEHEM

Comme il a été dit, la ville de Malines fut particulièrement éprouvée par le bombardement du 27 septembre, où les Allemands employèrent leur artillerie de gros calibre. Le sort de Malines était étroitement lié à celui de Waelhem, car aussi longtemps que les Allemands n'étaient pas maîtres de Malines, le fort de Waelhem gênait leurs opérations; aussi la prise de Malines permettait-elle de prévoir une attaque imminente contre le fort.

Un grand nombre d'habitants étaient rentrés à Malines. Il y avait même eu un marché le samedi 26 septembre, la veille du dernier bombardement. A 8 h. 15, au moment où une grande partie de la population se trouvait à l'église, le tonnerre de la canonnade se déchaina, surgissant de trois côtés à la fois : de la chaussée de Malines, du quartier Colombo, près de la route d'Hofstade, et du « Pasbrug ». Les Malinois étaient tellement attachés à leurs vieilles habitudes que les éleveurs de lapins et les amateurs colombophiles s'étaient donné rendez-vous comme tous les dimanches au Pré-aux-Oies, lorsque soudain un obus s'abattit dans le voisinage. Naturellement chacun se sauva à toutes jambes.

Une maison était détruite déjà dans la rue de la Lune, une autre rue d'Adeghem, une aux Cinq Coins et trois près de la gare; en outre, des incendies s'étaient déclarés près du canal et dans la rue Léopold.

Il n'en fallait pas davantage pour provoquer une terrible panique et une fuite générale. Ce furent de nouveau des scènes inénarrables. Les gens affolés s'élançaient hors des églises et des maisons, courant comme

des possédés; des femmes et des enfants pleuraient et les hommes les encourageaient, les suppliant de se nâter. Car la canonnade ne cessait de rouler ses vagues meurtrières au-dessus de la ville, démolissant les toitures, faisant trembler les vitres et projetant des briques et du plâtras au milieu des rues.

Un shrapnell toucha la cathédrale, où l'office fut interrompu d'une façon tragique.

Nous avons décrit plus en détail ce formidable bombardement qui fut suivi, le lendemain, par l'occupation de la ville. Les troupes allemandes y pénétrèrent par les chaussées de Bruxelles et d'Hombeeck, et plus tard aussi par les routes de Louvain et de Tervueren.

Le fort de Waelhem intervint énergiquement et fit pleuvoir une grêle d'obus au pont du Canal et sur les autres voies d'accès de la ville.

L'état-major s'installa provisoirement au café « Rotterdam », près du canal, où les habitants étaient restés. Les soldats franchirent rapidement le canal, puis ils s'avancèrent avec circonspection en longeant les maisons, car le milieu de la rue présentait trop de dangers.

Les habitants qui étaient demeurés à Malines eurent à passer des heures d'angoisse inexprimable.

Lorsque les troupes allemandes eurent traversé la ville, suivies bientôt d'une garnison fixe, les soldats se livrèrent immédiatement au pillage. Ils pénétrèrent dans les maisons et expulsèrent tous ceux qu'ils rencontraient : hommes, femmes et enfants. Ceux-ci furent réunis en un groupe unique qui allait toujours grossissant et qui fut dirigé vers la Grand-Place. Là se trouvaient déjà quelques Malinois. On en comptait deux cents environ près de l'ancien hôtel de ville, et tous ces malheureux étaient pris d'une frayeur intense chaque fois que des obus sifflaient au-dessus de leurs têtes. Les forts, en effet, venaient d'ouvrir le feu sur l'ennemi.

Enfin, on enferma tous ces infortunés à la prison, où ils durent rester jusqu'après la chute d'Anvers.

Une centaine d'autres habitants furent enfermés dans les caves de la brasserie Versailles. M. François Van den Bergh a fait à ce propos un récit qu'il est intéressant de reproduire :

« On en arrêta une centaine au moins. Lorsque l'on nous ouvrit la porte de la cave, nous éprouvâmes un mouvement instinctif de recul, tant l'air était vicié; dans un coin, la face empourprée par la fièvre, une pauvre mère était étendue sur une botte de paille; elle pleurait des larmes amères parce qu'elle n'avait pas de lait pour son nouveau-né.

Nous restâmes là deux jours pendant lesquels on nous donna à manger le pain et la viande des soldats; mais la plupart ne prenaient pas de nourriture et restaient absorbés dans de sombres pensées, les coudes appuyés sur les genoux, les yeux fixés à terre. Nous souffrions terriblement de la soif, mais le contre-maître de la brasserie sut y remédier avec un dévouement digne d'éloge.

Le jeudi retentit un ordre brutal: tout le monde dehors!

Chacun ferma les yeux à la lumière aveuglante du soleil, puis on essaya de lire dans les regards de ses compagnons d'infortune le sort qui nous serait réservé. On nous plaça sur deux rangs : à gauche, les hommes de moins de soixante ans; à droite, les femmes, les enfants et les vieillards.

Lorsque les femmes comprirent qu'on allait conduire les hommes à Anvers, elles se mirent à pousser des cris déchirants; deux mères tombèrent évanouies, d'autres se jetèrent au cou de leurs maris, les retenant dans une étreinte désespérée et déclarant vouloir les suivre; des enfants en pleurs tiraient leur père par la main ou s'accrochaient à leurs genoux, puis ils joignaient les mains dans une supplication émouvante afin d'attendrir le cœur des soldats. Le fils Derwede profita de la confusion provoquée par ces incidents pour s'échapper dans la direction de Willebroeck. Un Allemand qui n'était pas sans cœur le vit partir, mais détourna les yeux. Quant aux autres ils étaient moins compatissants et certains d'entre eux riaient des scènes de désespoir qui se déroulaient en leur présence. L'un d'eux notamment, un gendarme, véritable géant à la moustache hérissée, aux yeux de démon, s'amusa à accabler les infortunés en leur adressant des propos injurieux, tels que « schwein-

hund », et d'autres mots analogues, ou des menaces comme celle-ci : « Gefangenen todt schieszen, auf Truppen geschossen ».

Bientôt un impitoyable « Voraus ! » retentit, et trente-et-une victimes prirent la route de l'exil, encadrées à gauche et à droite d'une dizaine de fusils chargés, tandis que les femmes et les enfants nous tendaient les bras dans un geste de sombre désespoir et puis se cachaient le visage de leurs mains ou de leur tablier pour pleurer éperdument.

On se rendit à Anvers sous la double voûte menaçante des bombes qui partaient des forts et des positions situées près de la ville; à droite de la route se trouvaient des rangées interminables de troupes et les trente-et-un prisonniers marchaient au milieu de la chaussée, à l'endroit le plus dangereux. Les soldats s'amusaient du sort tragique de ces malheureux et leur adressaient au passage d'indignes sarcasmes que nous ne comprenions pas toujours.

« Au pas ! » commanda le gendarme aux yeux de démon, « ainsi : la jambe en avant, au pas de parade » et il martelait les pieds de la crosse de son fusil tandis que les autres soldats riaient aux éclats.

Au château Van Diepenbeek, au-delà de l'endroit nommé Waterloo, on cria « halte ». On nous banda les yeux, et le lugubre cortège se remit en marche : à gauche ! à droite ! de côté !, commandait-on suivant que la route avait été labourée par les obus. Mais le bandeau n'était pas assez serré pour m'empêcher d'apercevoir de nombreux cadavres de chevaux et des corps humains tout sanglants étendus à côté de la route, et j'entendais aussi les plaintes, les gémissements et les cris délirants des blessés. »

Les malheureux civils furent conduits jusque près de la rue de Waelhem. Il leur fallut rester pendant quelque temps dans un fossé, puis ils passèrent la nuit dans une porcherie, et furent ramenés dans la ville. Là ils eurent encore une série d'aventures; on les enferma dans la halle, on les abreuva de menaces et de mauvais traitements, et on leur fit traverser de nouveau la ville le long des maisons en flammes et au milieu des décombres. Le vendredi ils rentrèrent à la brasserie Versailles et purent enfin retourner chez eux.

Les autres habitants de Malines qui avaient été retenus à la prison furent relâchés également. Anvers, en effet, venait de tomber.

Durant ces terribles journées, Malines avait été affreusement ravagé.

Les Allemands, munis de seringues à naphte et de pastilles incendiaires, avaient mis le feu à un grand nombre de maisons. Nous avons relevé les dégâts dans un chapitre précédent.

L'aspect de la ville à ce moment était indescriptible. Le témoin oculaire que nous avons cité tantôt en trace le tableau suivant :

« La chaussée et les Bailles de Fer étaient transformés en une véritable exposition de bric-à-brac; le contenu de tous les magasins, qui avait échappé à l'incendie, était répandu pêle-mêle au milieu de la rue.

Chaussures, tissus, épices, viandes du magasin de De Coninck, brosse et articles de peintures de Schaeepheers, on y voyait de tout et quiconque avait envie de voler n'avait qu'à étendre la main. Les cigares et le tabac de « De Ruysscher et Windels » gisaient sur la chaussée. Lorsque les soldats allemands voyaient une femme stationnant au coin de la rue étroite pour suivre l'incendie, ils l'appelaient et lui remplissaient le tablier de tout ce qui pouvait lui plaire. Les meubles de nombreuses maisons avaient été jetés dans la rue; un buffet avait été traîné au dehors, de même qu'un piano, qui servait aux Allemands à jouer des airs de valse.

Il nous fallut enjamber des décombres qui s'élevaient à certains endroits jusqu'à deux mètres de haut, tandis qu'une insupportable odeur de brûlé nous prenait à la gorge. Au Pont Haut les pralines, les bonbons et toutes sortes de douceurs étaient entassés par sacs entiers; l'eau nous venait à la bouche, et comme nous avions faim nous nous penchâmes instinctivement pour ramasser la manne bienfaisante.

« Voraus ! », crièrent les soldats, d'un ton de menace brutale, tandis qu'ils préparaient la crosse de leur fusil.

Et nous fûmes contraints de passer à travers toutes ces friandises, de fouler aux pieds ce superflu, tandis que la faim et la soif nous tenaillaient. »

Après Malines ce fut le tour de Waelhem. Car la ville si éprouvée se trouvait entre le fort et les troupes allemandes.

Lorsqu'on sort de Malines par la porte Sainte-Catherine — une porte dont il ne reste plus que le nom — on arrive bientôt à un endroit où la chaussée bifurque : à droite se trouve la route vers Lierre; mais en suivant celle de gauche, on passe devant le café « Waterloo », d'où l'on aperçoit dans le lointain le fort, et au-delà, l'église de Waelhem.

Le champ de tir avait été dégagé devant le fort, ce qui entraîna les destructions habituelles de tous les « obstacles » qui pouvaient gêner l'action de l'artillerie.

La route incline sur la gauche autour du fort, dont l'entrée principale se trouve du côté du village.

La commune de Waelhem ne comprend en réalité qu'une longue rue qui va du fort jusqu'au pont de la Nèthe. Au-delà du pont, se trouve l'usine des « Water-Works » d'Anvers.

Dès le début du mois d'août le village ne cessa de fourmiller de soldats. Plus tard on y vit de grands mouvements de troupes, surtout au moment des sorties de notre armée. La rue du village, en effet, fait partie de la grande route Bruxelles-Malines-Anvers, ce qui explique suffisamment son importance.

Des soldats exténués s'étendaient sur les pavés de la rue dans les courts intervalles de repos, ou se laissaient tomber quand les officiers commandaient de s'arrêter; des blessés se traînaient péniblement ou étaient recueillis dans les voitures d'ambulance.

Puis on vit passer les cortèges des réfugiés venant des villages situés au-delà de Malines, notamment de Sempst, d'Eppegem, d'Hofstade, d'Elewyt, et de la ville de Malines elle-même. Autant que possible on envoyait ces malheureux plus loin, afin de ne pas encombrer le village qui, dans le cas d'une attaque sur Anvers, était appelé à recevoir les premiers coups.

Le fort de Waelhem ne tarda pas à entrer en action; le feu de son artillerie avait pour but d'atteindre les troupes allemandes qui étaient retranchées derrière la ville de Malines. Mais dès le début la portée insuffisante de nos canons apparut clairement.

Cet important ouvrage était placé sous les ordres du commandant De Wit et se défendit avec une rare intrépidité. Le bombardement commença le 29 septembre.

La vie dans un fort de l'espèce est une épreuve terrible. Tout d'abord il manque aux hommes qui y sont enfermés le sentiment bienfaisant et l'encouragement que constitue la vie commune. Les soldats occupent les postes qui leur sont assignés par petits groupes : trois ou quatre hommes à un endroit, dix ailleurs, les uns dans les coupoles, les autres dans le magasin des poudres, d'autres encore dans les postes d'observation. On est impuissant en face de la grosse artillerie de siège et souvent on est enseveli sous les ruines, sans pouvoir compter sur aucun secours. A mesure que les ravages augmentent, on se réunit plus nombreux dans les endroits plus sûrs. Mais il faut si peu de chose pour faire d'une voûte ou d'un souterrain un tombeau. « Attendre la mort », tel semblait être le rôle des garnisons de ces ouvrages.

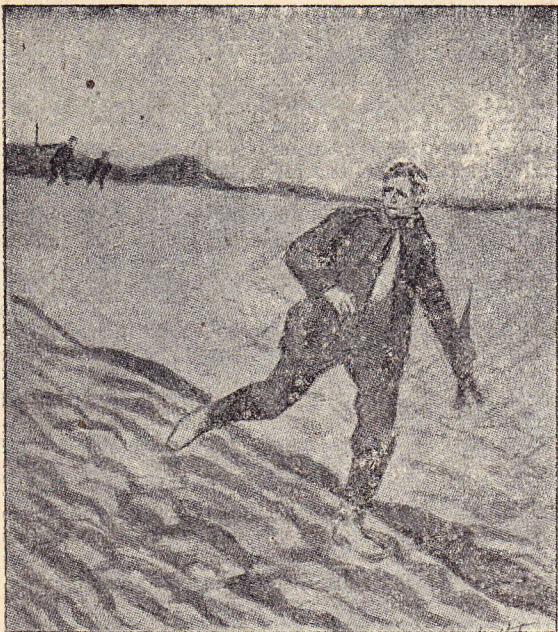
C'est ce qui se produisit également au fort de Waelhem, qui succomba le 1er octobre sous la masse énorme des formidables projectiles ennemis.

Des scènes effroyables s'y déroulèrent. Une bombe atteignit la machine électrique. Le magasin des poudres explosa. Ce coup épouvantable fut suivi de cris, d'appels désespérés et de gémissements plaintifs. Des hommes furent entourés de flammes et brûlèrent comme des torches. Les survivants essayèrent de se dégager des ruines; un grand nombre d'entre eux étaient brûlés à la figure, aux bras, aux jambes, ou sur le reste du corps; leurs uniformes étaient déchirés ou partiellement consumés.

Une auto-ambulance transporta plusieurs blessés à Contich. Le premier soldat qu'on en retira était aveugle; un autre avait perdu l'usage de la parole.

D'autres autos arrivèrent peu après.

LE FORT ET LA VILLE DE LIERRE BROECHEM



Poursuite d'un espion.

Mais de nombreuses victimes étaient restées enterrées sous les ruines.

Le village fut également bombardé avec une violence extrême. La population s'enfuit et l'on fit sauter le pont sur la Nèthe. Les troupes prirent position derrière la rivière. Puis notre artillerie fit pleuvoir ses projectiles dans le village. Nous avons montré déjà qu'à Wavre-Sainte-Catherine et à Duffel nos troupes durent se replier devant l'artillerie de l'ennemi, d'une portée et d'un calibre plus puissants. Néanmoins de nombreux soldats allemands furent tués à Malines, ainsi que sur la route de Waelhem et dans le village même.

Quelques habitants étaient restés jusqu'à l'entrée de l'ennemi. Les premiers soldats qui occupèrent le village témoignèrent une grande méfiance : ainsi, au château du bourgmestre, ils obligèrent le personnel domestique, sous la menace du revolver, de leur montrer tous les appartements, pour s'assurer qu'aucun soldat belge n'y était caché.

Lorsque les habitants revinrent après la chute d'Anvers, ils trouvèrent le village dans un état épouvantable. Des ruines étaient accumulées partout; quantité de maisons étaient détruites; partout on voyait de la paille, du foin et des tas d'ordure, et des cadavres de porcs, de vaches, de chiens et de chats.

Derrière la digue de la Nèthe, près du fort et à plusieurs autres endroits on rencontrait des fosses creusées à la hâte. L'une d'elles contenait les cadavres de 21 soldats allemands. Les corps de nos soldats furent exhumés dans la suite.

Le pillage et l'incendie, dont toutes les communes de la zone d'opération eurent à souffrir, affligea également la commune de Waelhem.

Et six ans après ces événements, le village porte encore les empreintes terribles de la lutte. Il y reste bien des espaces vides et des façades dont les ouvertures des fenêtres et des portes ont été fermées. Près du pont et en d'autres endroits, les murs présentent encore les traces visibles des balles de shrapnells et des éclats d'obus. Un pensionnat, gravement endommagé, a été mis à la disposition des ménages sans abri. L'église a été restaurée le mieux possible.

Il faudra encore bien des années avant que Waelhem ne redevienne le beau village qu'il était avant la guerre. Nous avons déjà fait ressortir à propos du village de Duffel, les dégâts causés dans les communes de la position fortifiée pendant le siège d'Anvers et une description plus détaillée pourrait nous faire tomber dans des redites.

Nous allons donner maintenant quelques particularités au sujet des événements qui se déroulèrent à Lierre et aux environs. Car la jolie cité des bords de la Nèthe a été si gravement éprouvée qu'elle peut-être comptée parmi les villes qui ont le plus souffert; elle porte d'ailleurs encore après six ans, les profonds et douloureux vestiges des ravages de 1914.

Le fort de Lierre lança son premier projectile le 28 septembre et dès lors il ne cessa d'inquiéter les troupes ennemies qui s'étaient retranchées en divers points de cet important secteur. La garnison comprit que l'ennemi préparait une attaque prochaine; le service d'aviation annonçait d'ailleurs que les Allemands avaient mis leur artillerie de siège en position. D'autre part on entendait distinctement l'effroyable bombardement auquel étaient soumis les forts de Wavre-Sainte-Catherine et de Waelhem.

A 2 heures de l'après-midi, le fort de Lierre ouvrit le feu et il continua à tirer pendant toute la journée, sans que l'ennemi ripostât.

Mais le lendemain, dès l'aube, on entendit hurler les obus qui passaient au-dessus du fort pour aller éclater dans la ville de Lierre. Peu après les shrapnells se mirent à pleuvoir sur le fort lui-même et bientôt l'installation de télégraphie sans fil fut mise hors d'usage.

En même temps, l'ennemi continuait à bombarder la ville et pendant toute la journée, sauf quelques rares intervalles, les projectiles s'abattirent régulièrement.

Le fort toutefois ne fut pas sérieusement endommagé. Ce n'était du reste qu'une entrée en matière. Soixante-quatre obus étaient tombés jusque-là, creusant chaque fois de formidables cratères.

Vers le soir on apprit que le fort de Wavre-Sainte-Catherine avait été détruit et évacué.

Les officiers cachèrent cette nouvelle inquiétante à la garnison, mais à partir de ce moment ils étaient convaincus que leur position était condamnée également et que les Allemands s'étaient bornés jusque-là à de simples préparatifs.

Le 30 septembre l'ennemi attaque le fort de Koningshoyck et la redoute de Tallaert, qui tous deux réclamèrent et obtinrent l'appui du fort de Lierre. Mais l'ennemi riposte à son tour et dirige sur le fort de Lierre un feu violent. Les murs, ébranlés, se désagrègent; l'ouvrage tout entier tremble sur ses bases et tangue comme un frêle esquif sur la mer déchaînée.

A 2 h. 20, le premier obus de 42 cm. tomba sur le fort. Il approcha avec le bruit d'un train express; puis il y eut une épouvantable explosion et une secousse prolongée semblable à un tremblement de terre! Des pièces de béton et de maçonnerie furent projetées au loin et retombèrent avec fracas. A partir de ce moment jusqu'à 6 heures du soir, le fort reçut 57 de ces projectiles monstres. Une partie de la caserne s'écroula et le pavillon des officiers fut coupé en deux.

Il fallut évacuer certaines parties de l'ouvrage, car des voûtes s'effondraient, menaçant de boucher les issues.

Des nuages de fumée noire et asphyxiante se répandaient partout, qui brûlaient la gorge et desséchaient la poitrine des défenseurs.

Certaines pièces avaient été mises hors d'usage, entre autres un canon qui était destiné à combattre les avions et les zeppelins et qui fut lancé à une grande distance. Partout on voyait d'immenses entonnoirs de 8 à 10 mètres de diamètre.

Dans la caserne deux ouvriers civils, qui avaient exécuté des travaux au fort, furent tués et un troisième blessé. D'autres hommes disparurent, sans qu'il fût possible d'entreprendre des recherches au milieu des ruines.

La matinée du 1er octobre fut relativement calme et on en profita pour enterrer les morts. Mais l'après-midi fut épouvantable. A partir de 13 heures, il tomba un obus toutes les six minutes. Des pièces de béton d'un mètre cube furent arrachées et entravèrent le fonctionne-



Aux environs de Termonde

ment de la coupole de 15 centimètres. Comme par miracle il n'y eut pas de blessés.

Le commandant de l'artillerie du fort tomba dans un cratère et dut être transporté à l'infirmerie; l'un des fusiliers fut atteint d'un malaise subit par suite des émanations de gaz et tomba inanimé; un docteur fut aussi gravement indisposé.

La garnison fut prise d'un profond découragement. Elle se voyait réduite à l'impuissance en face d'un aussi formidable bombardement auquel il était impossible de répondre et elle éprouvait la sensation d'être enfermée dans une souricière, d'où il semblait que personne ne pourrait s'échapper. Plusieurs hommes s'évanouirent par suite des exhalaisons de gaz délétères. D'autres pleuraient ou restaient groupés en silence les uns auprès des autres, en songeant aux êtres chers qu'ils n'espéraient plus revoir jamais.

Le fort tout entier tremblait jusque dans ses fondements. On entendait des voûtes s'effondrer, des murs s'abattre avec fracas. C'était une pluie d'obus, de pièces de fer, de béton et de pierres. La fumée et le gaz empêchaient la respiration.

Le commandant s'efforça de soutenir le moral de la garnison, puis il eut recours aux menaces, mais le découragement semblait irrémédiable. Mais aussi quel enfer était ce fort ! Et les hommes se savaient réduits à l'impuissance; ils avaient le sentiment très net qu'ils devaient se laisser tuer sans pouvoir se défendre. Et un grand nombre de ces soldats étaient mariés, avaient femme et enfants et ils avaient quitté leurs familles avec l'espoir que la guerre ne serait pas déclarée.

Il faut laisser parler les témoins qui ont vécu ces heu-

res épouvantables pour se faire une idée de la situation dans ces forts. On entend quelquefois traiter à la légère de ces choses par certaines gens qui étaient loin de la bataille et qui croient qu'il suffit d'exprimer son patriotisme en des phrases ronflantes, quitte à s'éloigner du danger.

Enfin, à 7 h. 1/2, l'inférieur bombardement diminua d'intensité. Soixante obus de 420 s'étaient abattus sur le fort.

Et alors, on vit le courage renaître parmi la garnison, car elle avait l'espoir maintenant de pouvoir opposer une résistance efficace. En effet, la redoute de Tallaert annonçait une attaque imminente de l'infanterie allemande et réclamait du secours. Les fusiliers et les mitrailleurs prirent leur place et le commandant des premiers se rendit à son poste.

Les desservants étaient dans les coupoles, et lorsque l'ennemi s'élança à l'assaut, il fut accueilli par un feu terrible qui l'arrêta net. Les malades eux-mêmes contribuèrent à ce résultat. Une seconde tentative de l'ennemi échoua également.

A 2 heures du matin, dans la nuit du 1er au 2 octobre, l'alarme fut sonnée à nouveau. Les Allemands n'avaient pas renoncé à l'espoir de conquérir l'intervalle. Leurs mitrailleuses arrosaient de leurs projectiles la ligne de feu en avant du front, mais nos fusiliers ripostèrent énergiquement. Les canons intervinrent avec une grande vaillance, car chacun était résolu à disputer à tout prix le passage aux assaillants.

La lutte dura deux heures, deux heures d'un vacarme assourdissant, à tel point que l'on n'entendait même plus le sifflement des balles ennemies, deux heures d'effroyable tension. Enfin les fusées rouges annoncèrent la retraite de l'ennemi.

Un officier de la garnison décrit en ces termes la fatigue des défenseurs du fort :

« Aussitôt l'attaque ennemie refoulée, le bureau de tir cesse de répondre aux appels. On va voir; tout le personnel dort; l'officier, écroulé sur une paille, titube quand il se redresse. Un répit de quelques minutes avait eu lieu et tout le personnel, n'étant plus en éveil, s'était affalé.

Le commandant du fort lui-même s'était peu auparavant endormi dans une coupole en pleine action.

Le commandant d'artillerie du fort, toujours dans l'impossibilité de marcher, est évacué avec un autre blessé. On distribue des vivres et l'on répare les dégâts. » (1)

On arriva ainsi au 2 octobre. Dès le début de la journée les Allemands reprirent le bombardement et de nouveau les obus de 42 cm. s'abattirent sur le fort de six en six minutes.

De nouveau des voûtes s'effondrèrent et il fut impossible de savoir combien de malheureux étaient ensevelis sous les décombres. On apprit que Liège avait été évacué et le fort restait là comme une île isolée, sans communications téléphoniques ou télégraphiques.

Ce fut alors le commencement de la fin. On pouvait se rendre plus au moins compte de l'endroit où les projectiles allaient s'abattre et ce fut de la part de la garnison une fuite incessante vers les lieux qu'on croyait momentanément les plus sûrs. Mais les voûtes continuaient à succomber sous le poids des projectiles. A deux heures on compta le 250e obus de 420 mm.

On rassembla les hommes dans les parties du fort les moins ravagées. La défense de l'ouvrage à l'aide de l'artillerie était devenu impossible, car tous les canons étaient détruits ou inutilisables.

Une violente explosion qui retentit dans le voisinage annonça la fin du fort de Koningshoeyck. L'infanterie postée dans les intervalles se replia sous la protection des batteries de campagne, mais l'ennemi fit avancer son artillerie et prit le fort de Liège entre deux feux.

L'heure de l'évacuation était venue; il n'y avait plus d'eau potable; impossible d'attendre les vivres, de même que les munitions. On en serait réduit à se laisser cerner sans pouvoir se défendre.

A 6 heures on décida de se replier vers Liège. Les hommes exténués se traînaient péniblement. Ce fut un

(1) « Récits de combattants ».



Dans une ambulance belge.

spectacle tragique que la retraite de ces hommes après une vaillante résistance de quatre jours et quatre nuits sous un bombardement tel que personne n'aurait pu se l'imaginer.

On avait attendu la mort. Et maintenant on se retirait tranquillement, car on savait que l'ennemi ne trouverait plus qu'un monceau de ruines. La retraite fut encore troublée par le feu des shrapnells, et le cœur rempli de tristesse à l'idée des camarades qu'il avait fallu abandonner sous les décombres, la brave garnison se replia vers la ville de Lierre en proie à l'incendie.

Les Allemands purent annoncer à la population la conquête d'un nouveau fort, mais ils passèrent sous silence l'héroïque résistance de la petite armée et les lourdes pertes de leurs propres troupes.

Nous avons donné plus haut un aperçu des scènes de la guerre à Lierre. Il nous reste maintenant à décrire les derniers jours de la malheureuse cité.

Le premier obus qui fut lancé sur la ville par dessus le fort de Lierre s'abattit à 8 heures du matin sur une maison de la rue Huibrecht. D'autres suivirent et aussitôt une vive panique se déclara dans la ville. Des centaines de personnes s'enfuirent vers la chaussée d'Anvers, des centaines aussi s'élançèrent à l'assaut de la gare, sautèrent dans les trains qui devaient les emporter loin du danger, qu'elles ne s'étaient certes pas imaginé aussi prochain ni aussi terrible. A la chaussée d'Anvers et dans les champs ce fut un cortège interminable de fugitifs, hommes, femmes et enfants, et on vit se renouveler pour la tantième fois les scènes que nous avons retracées déjà à différentes reprises.

Un obus atteignit l'hôpital. Les malades et les blessés sautèrent à bas de leurs lits, s'enfuirent en poussant des cris de terreur, mais cinq soldats et deux femmes âgées furent tués.

Les fugitifs campèrent à Bouchout où régnait une confusion indicible.

Lorsque les Allemands eurent forcé le passage de la Nèthe, la bataille se poursuivit à l'intérieur de la ville. Les dernières troupes, chargées de couvrir la retraite, s'étaient postées dans les maisons, d'où elles ouvrirent un terrible feu de mitrailleuses sur l'ennemi, qui subit de lourdes pertes et qui pendant quelque temps se trouva dans l'impossibilité de poursuivre sa marche.

Nos troupes luttèrent aux côtés des Anglais qui, comme on sait, avaient été envoyés dans ce secteur.

Les premiers contingents allemands s'établirent sur les remparts, non loin du Béguinage. De là ils s'avancèrent dans la ville et pénétrèrent dans les maisons auxquelles ils mirent le feu après les voir pillées. Et près de la tour de Saint-Gommaire, blessée elle aussi, le feu faisait rage, comme si toute la ville de Lierre était destinée à périr.

Un soldat à qui on venait d'amputer la jambe, voulut se sauver, mais il s'affaissa pour ne plus se relever : le malheureux avait succombé aux suites d'une hémorragie.

Des toits s'écroulèrent, des murs s'abattirent et bientôt dans les rues éventrées par les obus s'amoncelèrent des pierres, du bois, du verre et du fer en un amas confus de décombres.

Le bombardement continuait sans répit et les habitants qui s'étaient tranquillement installés dans leurs caves, se sentirent à leur tour envahis par la frayeur et suivirent les premiers fuyards.

Deux civils furent encore tués par les obus.

Le feu se déclara dans la ville et les flammes crépitan-tes coururent le long des toitures, tandis que des millions d'étincelles se répandaient au-dessus de la ville.

La garde civile resta en fonctions; les hommes vinrent en aide aux personnes faibles et impotentes et enterrèrent les cadavres de ceux qui étaient atteints par les obus. Le nombre des civils tués monta à trente.

Le vendredi le corps de la garde fut licencié. François Verschoren a décrit en termes frappants l'entrée des Allemands à Lierre, dans son œuvre : «Le martyr de Lierre».

« A la Grand'Place, dit-il, se déroula le spectacle le plus lugubre que l'on puisse imaginer. Des Allemands ivres, sortant d'un cabaret, poussaient devant eux un petit vieillard, une espèce d'idiot qu'ils avaient découvert, caché dans une cave, derrière l'église.

C'était un vrai monstre humain, un hydrocéphale, à la peau jaunie, aux grands yeux enfantins dans une vieille figure ridée, parcheminée. Les soudards avaient affublé



Le général von Moltke, généralissime de l'armée allemande.



Lord Churchill.

le malheureux d'un grand manteau gris et l'avaient coiffé d'un casque à pointe. Ils le firent asseoir dans une brouette et forcèrent un autre prisonnier à le pousser devant eux. Cette seconde victime était un cordonnier efflanqué, à figure de croque-mort, au cou décharné, aux longues jambes flageolantes, marchant avec des allures de sauterelle.

Les Allemands firent défiler devant eux ce cortège grotesque, tandis qu'ils dansaient avec trois femmes ivres dont les cheveux flottaient au vent.

Autour d'eux les maisons de la Grand'Place flambaient; le sol était jonché des débris saignants et boueux de la bataille qui venait de finir. C'était effroyable. Sur la Grand'Place de Lierre les Allemands fêtaient à leur façon la prise d'une ville...

La fureur enivrante du combat, l'ivresse du triomphe réveillèrent les instincts ancestraux, les poussant au paroxysme de la bestialité, et les appétits féroces s'épanchèrent en orgies monstrueuses. La petite ville martyre vit se dérouler alors dans ses rues les scènes ignobles de la Furie allemande; Lierre vécut les heures les plus tragiques de son histoire.

Plusieurs centaines de maisons furent incendiées par des brutes ivres, avides de feu et de carnage. Sur les tapis des salons on abattit des bœufs, des porcs, dont on retrouva plusieurs jours après les boyaux putréfiés et puants. On pillait les caves à vin; les bouteilles à moitié vidées furent lancées dans les glaces, qu'on retrouva brisées, étoilées, portant les traces du vin qui avait jailli et s'était écoulé en veines sanglantes. Les verres de cristal brisés jonchaient le sol.

De nombreuses maisons furent dévastées, des magasins vidés, des coffres-forts éventrés, des meubles saccagés. Des lits furent ignoblement souillés par des soldats ivres.

Les tables, les chaises, les planchers furent couverts d'immondices, car les ignobles soldards, malades de leurs orgies écœurantes, ne se donnaient pas la peine de sortir. Les soldats et la racaille revenue après le bombardement se livrèrent au vol et au pillage. Des cadavres de soldats, qui gisaient perdus dans les champs autour de la ville, furent ignominieusement déshabillés, mutilés et dépouillés...

Dans l'atelier d'un artiste-peintre les vandales montrèrent d'une façon toute spéciale leur amour pour la beauté artistique. Après avoir saccagé des antiquités d'une rare et délicate distinction, ils abimèrent grossièrement des toiles dont plusieurs avaient été exposées dans les salons internationaux. De leurs gros doigts plongés dans la couleur ils maculèrent le portrait artistique d'un porteur de cierge et ils dessinèrent sur une autre toile la silhouette grossière d'un soldat allemand exécutant grotesquement la parade-marsch. Ils déchirèrent des gravures merveilleuses et sur une grande toile donnant une vue d'ensemble de la ville de Lierre, ils écrivirent en grosses lettres de couleur le haut idéal pour lequel ils se battaient : *Deutschland ueber alles, ueber alles in der Welt...*

Les Lierrois se rendirent à Anvers et de là se dispersèrent en Hollande et en Angleterre. Quelque temps après la population rentra dans la ville. Mais dans quel état retrouva-telle la cité ! Ce n'était plus qu'un amas de ruines, une immense tas de fumier où se mêlaient de la paille, du crottin et des immondices de toutes sortes. Des cadavres de chevaux gisaient dans les rues. Une horrible puanteur infectait l'air.

Beaucoup d'habitants préférèrent retourner à l'étranger, mais chez la plupart d'entre eux l'amour du foyer et de leur ville l'emporta sur tous les autres sentiments et bientôt la vie allait renaître parmi les ruines. L'autorité enrôla des équipes d'ouvriers qui furent chargés de déblayer les ruines et de tracer des rues parmi les décombres; ces travaux de grande envergure entraînèrent une dépense de plus de 150.000 francs.

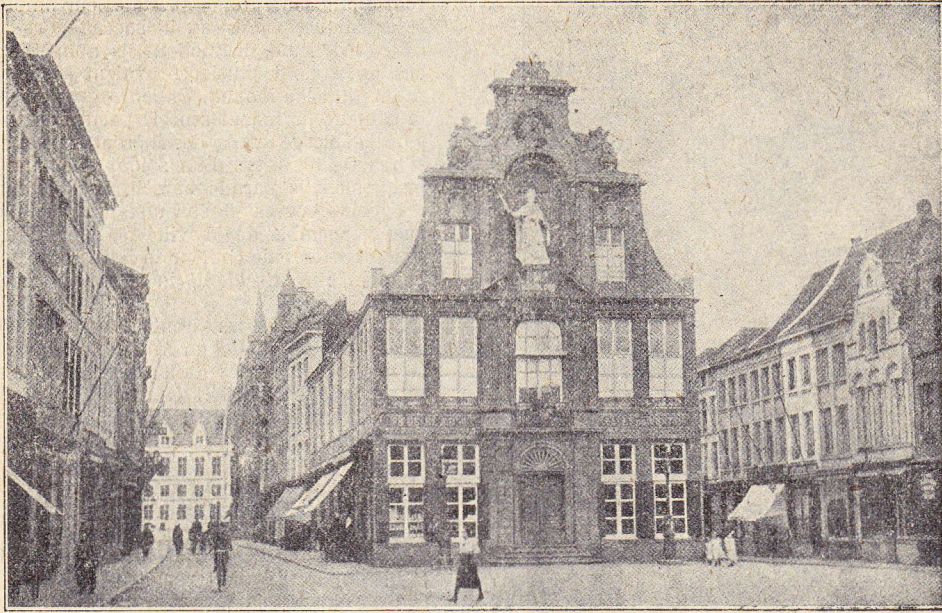
Sur les 5513 habitations de Lierre 695 avaient été complètement détruites et 762 gravement endommagées. On comptait donc environ 1400 maisons absolument inhabitables. Mais un grand nombre d'autres avaient subi des dégâts plus ou moins importants.

La ville avait donc été très éprouvée par le bombardement et aussi par suite des incendies allumés par les Allemands. Parmi les édifices endommagés se trouvaient la chapelle Saint-Pierre, la plus ancienne de la ville; la chapelle de Saint-Jacques, érigée en 1388; l'hospice Saint-Antoine, l'école normale, le local des arbalétriers, la poste centrale, le château Colibrant et plusieurs magnifiques façades.

La petite chapelle Saint-Pierre était l'objet d'une grande vénération de la part des Lierrois, car elle était finiment liée à toutes les traditions relatives à saint Gommaire, le patron de la ville. Saint Gommaire d'après la tradition, était originaire d'Emblehem et possédait la seigneurie de Rijen. C'était un homme pieux, qui prit part à la lutte contre les Sarrasins. Lorsqu'il rentra dans son pays il alla se fixer au bord de la Nèthe, à l'endroit où se trouve actuellement une des plus vieilles églises de Lierre. Un paysan vint se plaindre à lui de ce que des gens aux instincts barbares avaient abattu un vieux chêne, universellement révérend dans la région. Gommaire ordonna de replacer l'arbre coupé sur le tronc et noua sa ceinture autour de l'entaille. La légende rapporte qu' aussitôt l'arbre se mit à reverdir et Gommaire exerça dès lors une grande influence autour de lui.

Sur la route de Lierre à Malines, à peu près à mi-chemin, s'élève une chapelle, dont l'inscription rappelle une rencontre entre saint Gommaire et saint Rombaut. Les deux saints enfoncèrent leur bâton dans la terre et au même instant, ils se couvrirent de rameaux et de feuillage. On raconte même, au sujet de saint Gommaire, qu'un jour il figea son bâton dans le sol et y fit jaillir une fontaine destinée à fournir de l'eau aux cultivateurs : telle serait l'origine du puits d'Emblehem, qui est aujourd'hui encore un but de pèlerinage.

Saint Gommaire mourut à Emblehem, mais personne ne put soulever son cercueil. Un moine conseilla de déposer le corps dans une embarcation. Et cette fois l'opération réussit. L'esquif s'éloigna et s'arrêta à l'endroit où les deux Nèthes se rejoignent. On plaça les reliques dans une petite chapelle qui fut bientôt trop étroite pour contenir la foule des fidèles. C'est alors que fut construite la superbe église dont la ville de Lierre se glorifie à juste titre. Mais la chapelle de Saint-Pierre fut conservée également jusqu'au moment où les Allemands



Malines : L'ancienne maison des Gildes.

vinrent la ravager et la détruire, en même temps qu'ils encommagaient l'incomparable tour.

Saint-Gommaire et Saint-Rombaut, Lierre et Malines subirent un sort analogue, car le bombardement et l'incendie, le pillage et la dévastation, l'exil et la misère éprouvèrent chacune des deux villes et leurs malheureuses populations.

Par bonheur, la collégiale Saint-Gommaire fut épargnée ainsi que l'hôtel de ville. Les tableaux du musée Wuyts avaient été transportés dans un abri sûr. L'église du béguinage échappa également aux obus et à l'incendie, ainsi que la maison du « Chêne », arpellant la légende rapportée plus haut et où, pendant le Moyen-Age, était établi le siège de la Chambre de rhétorique, « L'Arbre Croissant ».

Six ans après la guerre, la ville offre toujours un aspect lamentable. A certains endroits, on rencontre des maisons provisoires, des baraques, mais il reste encore beaucoup d'espaces vides et de façades sans habitations.

Non loin de l'endroit où se croisent les routes de Linth et de Duffel-Lierre s'étend le cimetière militaire. 438 soldats y sont enterrés, notamment 232 Belges, 17 Anglais, 1 Russe et 188 Allemands.

Nous passons quelques instants parmi le silence de ces tombes. La vieille tour massive domine le paysage de ses lignes puissantes. Et le passé, soudain, revit devant notre esprit. Nous revoyons le Lierre de 1914, où les sections de la 2e, de la 3e et de la 4e division avaient leurs cantonnements, d'où les troupes partaient afin d'effectuer leurs courageuses sorties, pour y revenir ensuite; la ville si animée, point de rassemblement de milliers de volontaires qui y recevaient leur équipement et leur première instruction, ou que l'on employait aux travaux de défense; la ville fiévreuse, qui vit passer des milliers de réfugiés de Louvain, d'Aerschot, de Malines et des villages environnants; où, du 9 au 26 septembre, le Roi et le quartier général siégèrent à l'hôtel de ville; et enfin la ville martyre que les canons allemands bombardèrent des hauteurs d'Heyst-op-den-Berg, et dont toute la population s'enfuit, frappée de panique.

Nous aurons l'occasion de reparler de Lierre, lorsqu'il s'agira de donner des détails au sujet de la vie des habitants en pays occupé.

Jetons encore un rapide coup d'œil aux environs de Lierre, où se déroulèrent les opérations du siège d'Anvers.

Le 27 septembre — le dimanche — on vit passer dans les villages d'Itegem, Gestel, Berlaer et ailleurs, une multi-

tude de réfugiés qui se dirigeaient vers la ligne des forts. C'était le cortège habituel des malheureux exilés qui emportaient avec eux une partie de leur avoir, et qui racontaient que l'ennemi approchait de la forteresse. Le soir on vit le brasier des incendies illuminer le ciel et en même temps les forts se mirent à tonner. Le défilé des fugitifs se prolongea pendant toute la nuit et le lendemain, lundi.

Au couvent de Berlaer la mère supérieure et les sœurs se décidèrent à partir le mardi vers la frontière à Weelde, mais à dix heures des cyclistes et des cavaliers allemands apparurent à l'improviste. Il était trop tard pour fuir, mais un grand nombre d'habitants s'étaient déjà sauvés. Ils ne connaissaient que trop bien le sort de la ville voisine d'Aerschot.

Un officier vint demander à la supérieure s'il y avait encore des soldats belges dans le couvent, et sur sa réponse négative il la prévint qu'on la tiendrait pour responsable si des coups de feu étaient tirés de l'établissement.

Un peu plus tard des soldats arrivèrent avec un groupe de civils; sur une charrette étaient étendus un vieillard et une femme qui était sur le point d'être mère. Tous les civils, hommes, femmes et enfants, furent introduits au couvent. Dans la suite on amena un soldat belge qui avait été en service à la tour de Berlaer comme téléphoniste et qui était atteint d'une balle au côté. Des Allemands du service de la Croix Rouge le soignèrent avec la plus grande douceur; mais deux jours plus tard on le transporta mourant en compagnie de blessés allemands dans la direction de Louvain, et il succomba pendant le trajet.

Les soldats allaient et venaient dans le couvent; ils y amenèrent des poules, des porcs et du bétail enlevés dans les fermes, abattirent ce dont ils avaient besoin et mirent le reste des animaux à l'étable. Ils pillèrent le château du ténor wagnérien Van Dijck ainsi que les villas, sans épargner les maisons ordinaires. Le magnifique château de Bieberstein, situé à 3 kilomètres de Berlaer, fut incendié par l'effet du bombardement ou par le caprice des Allemands; des officiers s'y étaient installés.

Un jeune homme qui refusait d'ouvrir la porte de sa demeure aux pillards, fut fusillé. Un officier remit à la supérieure du couvent l'argent que l'on avait trouvé sur le cadavre du malheureux — une somme de 150 francs — avec prière de vouloir la transmettre plus tard à la famille.